

**Autour du capital transnational *nikkei* et des transformations sociales d'un Brésil rural contemporain. Une étude anthropologique sur les *nikkeijin* de São Gotardo (Minas Gerais)**

La migration japonaise au Brésil, initiée en 1908, peut être conçue comme la dernière grande vague migratoire transocéanique du Brésil contemporain. Parvenu.e.s sous contrat de travail, les immigrant.e.s nippon.ne.s sont arrivé.e.s en formant des familles – conformément aux critères imposés par le gouvernement brésilien. Jusqu'à l'ouverture des hostilités de la Seconde Guerre mondiale, ces nouve.lles.aux arrivé.e.s sont dirigé.e.s vers un travail dans les champs cafetiers paulistes<sup>1</sup> (Handa, 1987 : 3). Les importantes disjonctions culturelles entre ces nouveaux agents sociaux, les immigrant.e.s des vagues précédentes et les agents locaux s'avéra d'une très grande importance (Cardoso, 1995 : 119). Malgré tout, si ces dissemblances ont dans un premier temps ralenti l'incorporation de ce groupe dans le système de stratification sociale d'un Brésil encore très agraire, elles se sont muées, au fil du temps et paradoxalement, en un aspect avantageux pour ces familles transmigrant.e.s (Sakurai, 2004 : 142). Aujourd'hui, les Brésilien.ne.s d'origine japonaise sont rassemblés au Brésil sous le même stéréotype de « minorité positive » (Adachi, 2006 : 12) — dont une minorité fort représentée dans le système des élites locales et nationales brésiliennes (Tsuda, 2003 : 67 ; Lesser, 2008 : 44).

La communauté *nikkei* du Brésil, identifiée comme une communauté « japonaise », y jouit d'une réputation de communauté de cols blancs, d'ingénieurs et de professeurs d'université. Parce que les premières générations de migrants japonais au Brésil étaient au contraire des travailleurs agraires, la communauté japonaise incarne une *success-story* brésilienne (Perraud, 2007 : 3)

Nous appelons l'ensemble de ces distances culturelles « capital transnational ». Sous cette appellation, nous regroupons tant les ressources que les systèmes de réseaux socioculturels perpétués à travers les générations et dans différents contextes sociaux. Avec le concept de capital transnational *nikkei*,<sup>3</sup> nous mettons également en avant l'importance des institutions transnationales, qui ont joué un rôle de promotion d'un certain modèle de culture nationale

---

<sup>1</sup> Entre 1924 et 1941 s'est produite la plus importante vague de transmigrant.e.s nippon.ne.s au Brésil de son histoire. 157 572 Japonai.se.s sont arrivé.e.s dans l'Etat de São Paulo pendant cette période, soit 67.7% d'immigrant.e.s Japonai.se.s entre 1908 et 1963 (Suzuki, 1969:16)

<sup>3</sup> Terme utilisé pour décrire l'ensemble des immigrant.e.s d'origine japonaise et leurs descendant.e.s.

japonisante. Au nombre de ces institutions on compte notamment la coopérative agricole, l'école de langue japonaise, les associations socioculturelles et sportives, ainsi que, dans un cadre microsocial, un prototype diffus de la famille japonaise, qui se basait notamment sur le concept de loyauté filial ou *uchi* (White, 1999: 7-8).

Les familles nippones se sont progressivement inscrites dans l'économie nationale brésilienne du début du XXe siècle, basée sur un système esclavagiste d'exploitation agricole<sup>4</sup>, grâce à l'instauration d'une organisation coopérativiste de travail et au rayonnement externe du gouvernement nippon – très intéressé par les ressources naturelles brésiennes. L'essor des coopératives japonaises a ainsi accompagné le phénomène de modernisation du Brésil initié dans les années 1930. Il ne faut pas oublier que ce processus s'est constitué à partir de l'exploitation industrielle de l'agriculture<sup>5</sup>. L'influence des coopératives agricoles japonaises – notamment de la Coopérative de Cotia<sup>6</sup> – a été crucial, contribuant à faire les *nikkeijin* des membres à part entière du monopole de la nouvelle agriculture moderne brésilienne ; cet état de fait dure jusqu'à nos jours, à travers un système entrepreneurial familial. Cet processus démontre deux faits important : tout d'abord, qu'il convient d'envisager les familles *nikkei* en tant que structures microsociales indépendantes, y compris au sein de leur propre communauté. Et par ailleurs, qu'il faut considérer l'ethnicité *nikkei* comme un phénomène social et identitaire instrumentalisé, en tant que stratégie d'ascension sociale de ses agents.

La mobilité géographique qu'ont connue les diasporas japonaises en terres brésiennes au court du siècle dernier a été l'un des aspects les plus remarquables — peu abordé pour les chercheurs en sciences sociales. Depuis l'Amazonie, jusqu'à Rio de Janeiro, en passant par l'état du Mato Grosso du Sud et du Minas Gerais, la présence d'agriculteurs d'origine japonaise et de leurs familles a marqué très nettement le panorama socioéconomique du monde rural brésilien le plus

---

<sup>4</sup> L'économie nationale brésilienne se basait à cette époque sur le commerce international de café.

<sup>5</sup> Il faut établir une distinction entre les pays qui ont développé leur industrie assez tôt ("*first comers*") et ceux qui l'ont plus fait tardivement - comme le Brésil -, déjà dans le dernier tiers du XIXe siècle et au début du XXe. Le processus de modernisation du Japon eut lieu durant la Révolution de Meiji, initiée en 1868.

<sup>6</sup> La Coopérative agricole de Cotia – CAC-, a été fondée en 1927 par des premiers transmigrants nippons dans l'état de São Paulo (Saito, 1955 : 56). Dans les années 1950 et 1960 cette organisation se consolida jusqu'à devenir la majeure coopérative agricole d'Amérique du Sud. Pendant la dictature militaire brésilienne – qui dura de 1964 à 1985 – les liens établis entre la CAC et le gouvernement ont été très étroits, ce qui a favorisé l'implantation de programmes d'exploitation agricole dirigés par cette coopérative dans des territoires stratégiques et qui ont été mis en place par des colons *nikkeijin*. La relation de la CAC avec le gouvernement nippon s'est maintenue, en même temps que les intérêts japonais en terres brésiennes.

récent — y compris en dehors de São Paulo et Paraná, les deux états concentrant la plus importante population *nikkei*. Les agriculteurs *nikkeijin* sont apparus dans ces territoires — comme on dirait, du jour au lendemain —, au point de s'imposer comme le visage de la nouvelle agriculture : une agriculture nationale et moderne. Ces derniers, accompagnés des autres membres de leurs familles, se sont distingués localement grâce à leur « capital transnational », ainsi que pour leur phénotype. L'objet de notre recherche ne se limite donc pas à l'analyse de ce type de capital social, en tant qu'hypothétique moyen de promotion sociale et de distinction de la part des acteurs. L'étude des transformations sociales locales — notamment des inégalités socioéconomiques ou de classe —, provoquées par l'impact de cette minorité brésilienne, est aussi au centre de notre étude. La méthodologie que nous proposons pour justifier notre hypothèse d'une instrumentalisation de l'ethnicité *nikkei* se base ainsi sur la description du dialogue social entre agents transnationaux *nikkei* et autochtones, à travers la méthode ethnographique.

Notre travail de terrain s'est déroulé dans la ville de São Gotardo. Cette ville se situe entre le Triângulo Mineiro et l'Alto Paranaíba, au centre-ouest de l'État du Minas Gerais. Le choix de cette ville répond principalement au fait d'avoir rencontré des *nikkeijin* provenant de cette ville à São Paulo, dans le cadre d'un diplôme de Master. Nous avons passé dans cet « espace urbain d'intérieur »<sup>7</sup>, un total de 9 mois, accueillie par une famille d'origine japonaise.

Les *nikkeijin* représentent aujourd'hui 1,9 % de la population de São Gotardo, qui est estimée à 36.500 individus en 2015 par l'IBGE. Cependant, la surreprésentation sociale de cette minorité est notoire, si on tient compte du fait que, par exemple, l'actuel maire cette ville est *nikkei*, ainsi que l'un des majeurs producteurs agricoles de l'état de Minas Gerais. De nos jours, São Gotardo est reconnue comme capitale nationale de la carotte, principal centre de production de ce légume au Brésil.

Arrivées dans les années 1970 dans le cadre d'un programme d'exploitation agricole, le PADAP – Programa de Assentamento do Alto Paranaíba-, cent familles *nikkei* se sont installées au coeur de la ville de São Gotardo. Ce projet a été instauré par les autorités locales et gouvernementales, dont la CAC a été la responsable de sélectionner les colons et de diriger leurs activités d'exploitation agricole — jusqu'aux années 1990. À cette époque, la population de São Gotardo

---

<sup>7</sup> Dénomination utilisée par l'IBGE- Institut brésilien de géographie et statistique.

se caractérisait par un important déclin démographique – dû à la migration régionale vers les principales villes du Brésil —, et pour centrer sa principale activité socioéconomique autour de l'agriculture de subsistance. L'expropriation des terrains pour mettre en place ce programme — qui ont été vendus aux familles *nikkei* à très bas prix —, ainsi que la prompte productivité du programme, ont provoqué une reconfiguration sociale de l'ensemble des agents de la ville ainsi que du paysage rural. Les tensions et hostilités locales se sont dirigées fortement vers les *nikkeijin* qui ont en réponse établi un système de réseaux sociaux autour des institutions transnationales *nikkei* : coopérative agricole, école de langue japonaise, association socioculturelle. Ces institutions transnationales – les mêmes que chez les premières communautés japonaises au Brésil – furent subventionnées et coordonnées par la CAC. Dans les années 1980, une nouvelle génération de *nikkeijin* vit le jour dans cette ville. Ceux-ci forment aujourd'hui le visage de la nouvelle élite sociale de São Gotardo : agronomes professionnels – formés dans les meilleures universités du pays et à un niveau international—, membres entrepreneurs d'un système d'agriculture familiale, grands propriétaires, catholiques et conservateurs.

En 1994 eut lieu la faillite de la CAC, ce qui impliqua la dissolution des institutions transnationales *nikkei* de São Gotardo et la dissociation des rapports entre familles nippo-brésiliennes. De manière concomitante, on observa un phénomène de libération des activités agricoles de la région, auparavant strictement surveillées par la Coopérative agricole de Cotia, ainsi que l'introduction de nouvelles cultures agricoles comme la carotte, la betterave, l'ail et la pomme de terre. Notons que l'introduction de ces nouvelles cultures provoqua en même temps la nécessité d'une nouvelle main d'œuvre pour suppléer la main d'œuvre locale<sup>8</sup>. En premier lieu arrivés du nord du Minas Gerais et après du nord-est du Brésil, ces nouveaux agents sociaux sont devenus les nouveaux acteurs et actrices de la ville, augmentant d'une manière importante la démographie locale. Ces agents sociaux se caractérisent par divers aspects : pratique évangélique, déplacements réguliers entre São Gotardo et leur lieu d'origine, habitat en périphérie ou en banlieue de la ville, phénotype, manque de formation élémentaire et enfin une inscription dans un modèle de travail soumis à la précarité dû à leur origine sociale. Le processus d'embourgeoisement de la ville de São Gotardo depuis les années 2000 a provoqué un autre aspect à tenir en compte : la migration des anciens locaux vers les grandes villes brésiliennes et les États-Unis. On peut donc dire que l'actuel São Gotardo offre au chercheur en sciences sociales un

---

<sup>8</sup> La collecte de ces cultures doit se faire terme strictement à la main.

excellent « laboratoire d'analyse » des migrations régionales et internationales du Brésil contemporain, ainsi que des enjeux les plus parlants de la société brésilienne d'aujourd'hui.

### Bibliographie

Adachi, Nobuko (2006) : *Japanese Diasporas. Unsung pasts, conflicting presents, and uncertain futures*. London and New York, Routledge

Corrêa Leite Cardoso, Ruth (1995) : *Estrutura familiar e mobilidade social*. São Paulo, Ed. Kaleidos

Handa, Tomoo (1987) : *O imigrante japonês. História de sua vida no Brasil*. São Paulo, Ed. T.A. Queiroz

IBGE, <https://www.ibge.gov.br>

Lesser, Jeffrey (2008) : Uma diáspora descontente. Os nipo-brasileiros e os significados da militância étnica. 1960-1980. São Paulo, Paz e Terra

Perraud, Mélanie (2007) : *Migration retour ou migration détour ?*. In *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 23 - n°1 | 2007, mis en ligne le 30 juin 2010, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://remi.revues.org/3591> ; DOI : 10.4000/remi.3591

Saito, Hiroshi (1955) : O Cooperativismo na regioao de Cotia : estudo de transplantação cultural II. Revue : Sociologia, Vol XVII, n 1- SP 1955. Separata

Sakurai, Célia (2004) : *De los primeros inmigrantes a los dekasegui*. In : Cuando Oriente llegó a América. Contribuciones de inmigrantes chinos, japoneses y coreanos. Buenos Aires, Banco interamericano de desarrollo

Suzuki, Teiiti (1969): *The Japanese Immigrant in Brazil. Narrative Part*. Japan, University of Tokyo Press

Tsuda, Takeyuki (2003): *Strangers in the ethnic homeland. Japanese Brazilian Return Migration in Transnational Perspective*. New York, Columbia University Press

White, Merry (1999): *Japanese overseas. Can they go home again*. Princeton et New Jersey, Princeton University Press